

Humainement surprenant

Sans scénario ni comédiens, « Dogora », le dernier film de Patrice Leconte, fait la part belle à la musique et aux images. Tout simplement atypique.

LA première image de Dogora donne le là de ce film vraiment à part.

Des plans fugitifs et flous en noir et blanc de l'orchestre philharmonique de Sofia se succèdent sur une suite symphonique rehaussée par des timbres enfantins. Les refrains, les couplets reviennent comme les accroches des paragraphes d'un discours cohérent dont les propos inintelligibles passeraient presque pour universels.

A l'unisson, les chœurs chantent en Dogorien, ce langage imaginaire « en trompe l'oreille » inventé par le compositeur Etienne Perruchon, sorte de pot pourri de toutes les influences et consonances vocales de l'Europe. Cette mélodie lancinante et ensorcelante rythme les 80 minutes que durent Dogora. Les dix-neuf mouvements qui la composent servent de trame de fond à ce voyage en images à travers le Cambodge que propose Patrice Leconte. Un périple haut en couleur comme en contrastes et humainement surprenant.

Saisies sur le vif, sans artifice, les dix-neuf scènes de

vie qui s'enchaînent nous plonge dans le quotidien d'un pays où le passé et le présent se télescopent, où la tradition et la modernité s'entrechoquent. Les images des innombrables deux roues, surchargés de marchandises ou de passagers, zigzaguant dans les rues des villes contrastent avec la quiétude du marcheur qui parcourt la campagne bêche à l'épaule. Les interminables plantations d'hévéas côtoient les immenses ateliers de confection et leurs milliers de couturières en rang d'oignon.

Profondément humain

Au-delà du choc des cultures, la caméra s'attache surtout à ceux qui en sont les acteurs et les témoins au quotidien. Dans ce pays en pleine mutation où les moins de vingt ans sont légion, les enfants n'ont pas perdu leurs rêves. Ils les accommodent simplement avec cette réalité faite de labeurs qui, pour les occidentaux que nous sommes, peut sembler pénible. Mais que ce soit à vélo, derrière une machine à coudre, en train de laver à la



main une voiture ou tout simplement en s'amusant, leurs visages et leurs regards conservent cette joie enfantine qu'on ne peut leur enlever.

Loin d'être pessimiste ou moralisateur, et encore

moins alarmiste, Dogora, est un véritable hymne à la vie. Cette vie qui transparait derrière chacun des plans et qui s'étale au gré des émotions que les images suscitent.

Geoffrey DIRAT

« J'ai la chance de m'exprimer »

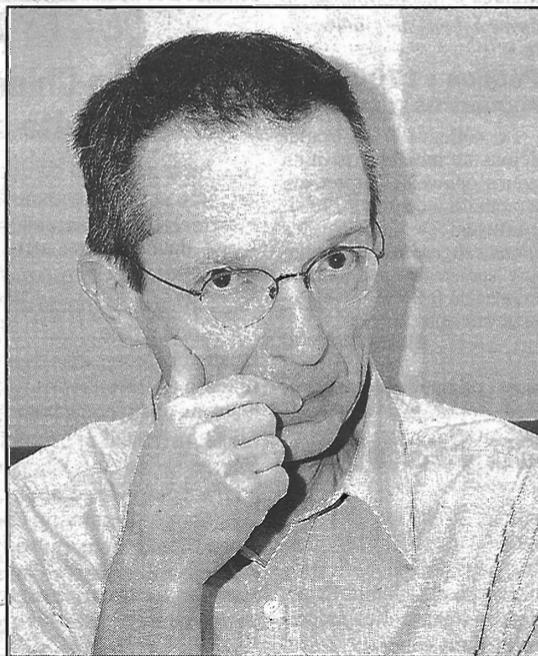
DES Bronzés à *Condidences trop intimes* en passant par *Ridicule*, Patrice Leconte a pris l'habitude de sortir des sentiers battus du Septième art. Il récidive une nouvelle fois avec Dogora. Interview.

- La Marseillaise : Après un film hors norme comme Dogora, vous allez bientôt attaquer le tournage des Bronzés 3. Vous êtes un spécialiste du grand écart ?

- Patrice Leconte : Pourquoi devrait-on être monochrome. Pour moi, le cinéma, c'est comme un club sandwich. On peut se contenter d'y mettre du jambon et du fromage, mais on peut aussi y ajouter d'autres ingrédients. Il suffit juste de trouver le bon cure dent qui tienne le tout. Si après Dogora, je n'avais plus envie des Bronzés, cela voudrait dire que j'ai eu une révélation. Mais je n'ai pas changé, je n'ai rien découvert sur moi. J'ai juste exprimé des impressions, des sentiments.

- Croyez-vous que vous auriez pu réaliser ce film il y a une vingtaine d'années ?

- Le jeune cinéaste que j'étais aurait certainement essayé des refus de la part des



De la comédie à l'émotion pure, il n'y a qu'un pas pour Patrice Leconte.

producteurs. J'ai désormais l'avantage d'avoir un certain crédit, on me suit plus facilement. Aujourd'hui, j'ai la chance de pouvoir m'exprimer. Mais ma filmographie hirsute ne tient finalement

pas à pas grand chose car j'aurai certes pu faire des films différents, mais je n'en aurai pas fait beaucoup s'ils s'étaient cassés la gueule. J'ai eu la chance d'avoir du succès sans lequel je n'aurai

pas pu concrétiser un projet comme Dogora.

- Malgré ce crédit dont vous disposez, les producteurs n'ont tout de même pas du être faciles à convaincre ?

- Je suis allé parler du projet à Frédéric Brillion et Gilles Légrand qui avaient déjà produit *Ridicule* et *La Veuve de Saint-Pierre*, ils connaissaient le Cambodge et s'y investissaient humainement. Ils ont donc accepté sans sourciller. Nous sommes ensuite allés voir la Warner pour vendre un film sans scénario, ni comédien. Ils ont du sentir mon enthousiasme et ma conviction car ils m'ont également suivi. Idem chez Studiocanal où, en fait, la décision s'est faite grâce à une affiche du *Peuple migrateur*. A la question « mais qui ce film va intéresser », j'ai demandé s'ils s'étaient faits la même réflexion au sujet de la migration des oiseaux, qui, de prime abord ne semble intéresser personne, mais qui a connu un succès inattendu. Si on essaie pas de lancer des prototypes, ils ne voleront jamais.

Propos recueillis par G.D.